

DE AMICIS ET L'ÉCOLE ENTRE RÉALITÉ ET UTOPIE

Au début de l'année 1884, Edmondo De Amicis arrive à un tournant de sa carrière littéraire¹. Après avoir connu le succès avec les nouvelles de *La vita militare*², puis avec ses reportages à l'étranger en tant qu'envoyé spécial³ de *La Nazione* puis de *l'Illustrazione italiana*, l'écrivain est à la recherche d'un second souffle, que ses plus récentes publications – *Poesie* (1881), *Gli amici* (1883) – ne lui ont guère apporté. Le renouveau viendra après un voyage en Argentine, qu'il va entreprendre au mois de mars pour un cycle de conférences dans ce pays où les Italiens sont arrivés en grand

¹ Sur la biographie et la carrière littéraire de De Amicis, voir : Mimi Mosso, *I tempi del Cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milan, Mondadori, 1925 ; Lorenzo Gigli, *De Amicis*, Turin, UTET, 1962 ; Luciano Tamburini, *Teresa e Edmondo De Amicis : dramma in un interno*, Turin, Centro Studi Piemontesi, 1990 ; Giusi Baldissoni, « Cronologia », dans Edmondo De Amicis, *Opere scelte* (Folco Portinari et Giusi Baldissoni éd.), Milan, Mondadori, 1996, p. XCVI-CXXIII.

² *La vita militare. Bozzetti*. Les nouvelles du volume avaient été d'abord publiées dans une revue de l'armée, *L'Italia militare*, qui avait servi d'organe de propagande au moment où les récentes défaites de la guerre de 1866 nuisaient grandement à la popularité de l'armée. Parue chez Treves en 1868, puis en 1869 dans une édition augmentée, *La vita militare* connut un grand nombre de réimpressions, d'éditions et de traductions à l'étranger jusqu'à la fin du XIXe siècle.

³ De Amicis se rendit en 1872 en Espagne, et en 1874 en Hollande, au Maroc et à Constantinople. Ses reportages furent ensuite publiés en volume, d'abord chez l'éditeur florentin Barbèra (*Spagna*, 1873 ; *Olanda*, 1874), puis chez Treves (*Ricordi di Londra*, 1874 ; *Marocco*, 1876 ; *Costantinopoli*, 1877 ; *Ricordi di Parigi*, 1879).

nombre. Lors des trois semaines passées sur le bateau en compagnie de pauvres paysans italiens migrant vers l'Amérique, il découvrira non seulement l'émigration de masse⁴ mais aussi l'école primaire, car à la demande du ministre de l'Instruction publique il inspectera en Argentine les écoles des émigrés italiens⁵.

De ces deux questions d'actualité, c'est vers la première qu'il se tournera d'abord, en comprenant en bon journaliste toute son importance pour la jeune nation italienne. Il rédigera d'un seul jet, et presque en même temps, deux œuvres consacrées à l'école primaire : *Il romanzo d'un maestro* et *Cuore*. « Se c'è un autore fra Otto e Novecento che ha fatto della 'dimensione scolastica', o più generalmente della 'dimensione educativa' la ragione stessa della sua scrittura, questo è Edmondo De Amicis »⁶ : cette affirmation d'Antonio Carrannante a été partagée par toute la critique, qui a unanimement souligné qu'Edmondo De Amicis est le premier écrivain italien « a rendersi conto dell'esistenza e dell'importanza di un fenomeno come quello della scuola »⁷, et à l'inscrire dans le canon littéraire.

Bien qu'*Il romanzo d'un maestro* n'ait été publié qu'en 1890, sa rédaction a précédé celle de *Cuore* ; l'auteur avait commencé à l'écrire pendant l'été 1885 et l'avait presque terminé lorsqu'il l'interrompt soudainement, entre février et mai 1886, pour composer *Cuore*. Les deux manuscrits se trouvèrent prêts pour l'impression en septembre⁸, mais il fut décidé d'un commun accord entre l'auteur et l'éditeur de donner la priorité à *Cuore*. L'un était promis à un succès immédiat et durable ; l'autre en revanche, bien accueilli lors de sa parution dans la « Biblioteca amena » de Treves et constamment réimprimé jusqu'à la fin des années 1920, finit par

⁴ Le voyage et le séjour en Argentine firent à De Amicis une profonde impression. Quatre ans plus tard, il en tirera un livre qui s'intitulera d'abord *I nostri contadini in America*, puis *Sull'Oceano* (1889), qui sera la première œuvre littéraire d'envergure sur l'émigration.

⁵ Le ministre avait fait savoir à l'écrivain « che mi farebbe cosa gratissima se volesse visitare istituti d'istruzione e di beneficenza italiani nelle città in cui soggiornerà » (cité par Gilles Pécout, « *Le livre Cœur : éducation, culture et nation dans l'Italie libérale* », dans Edmondo De Amicis, *Le livre Cœur*, Paris, Éditions de la rue d'Ulm, 2001, p. 357-358.

⁶ Antonio Carrannante, « De Amicis nella storia della scuola italiana », *Rivista di studi italiani*, 2007/1, p. 49.

⁷ Giorgio Bini, « De Amicis e la scuola : ideologia e realtà », dans Franco Contorbia (dir.), *Edmondo De Amicis*, actes du colloque d'Imperia (30 avril-3 mai 1981), Milan, Garzanti, 1985, p. 269.

⁸ Pour ces précisions sur la chronologie des deux ouvrages, voir Mimì Mosso, *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 33, et Massimo Grillandi, *Emilio Treves*, Turin, UTET, 1977, p. 429-439.

ne plus correspondre aux goûts du public et disparut pendant longtemps des librairies italiennes. En France, il n'a été publié qu'en 2016 dans une édition universitaire⁹.

Il romanzo d'un maestro et *Cuore* ont longtemps été considérés comme deux représentations contradictoires d'une même réalité : d'une part, une reconstitution documentée et pessimiste des conditions réelles dans lesquelles se trouvait l'école dans l'Italie post-unitaire, de l'autre, une vision optimiste et idéalisée du même univers scolaire. La différence de ton et de registre entre les deux œuvres s'expliquerait par l'écart entre les destinataires : *Cuore* est un livre écrit pour tous les enfants de la nation, alors qu'*Il romanzo d'un maestro* s'adresse aux lecteurs adultes, et plus particulièrement au corps enseignant, masculin et féminin, mieux à même d'en apprécier les multiples détails : « un pubblico [...] che attendeva chi sapesse dar voce al proprio malcontento e osasse attribuirgli il giusto riconoscimento »¹⁰. Mais les deux textes ne s'opposent qu'en apparence ; comme nous allons le voir, une lecture attentive démontre que leurs projets et leurs contenus doivent être mis en rapport et considérés comme complémentaires. De fait, ces deux romans – « il *Cuore* dei ragazzi e il *Cuore* dei maestri »¹¹, a-t-on écrit –, trouvent leur origine dans le même contexte où s'est affirmée la nouvelle sensibilité de l'auteur, désormais très attentif aux rapports entre l'éducation et la question sociale. Pour De Amicis, qui plaide alors en faveur de l'instruction qui doit « elevare i ceti inferiori attraverso la scuola per tutti, borghesi e popolo »¹², ce sont deux volets d'un même dessein, qui est le sien comme il est celui de la bourgeoisie de l'Italie du nord, progressiste et positiviste, à laquelle il appartient. Et le *Romanzo*, publié en deuxième pour des raisons commerciales mais rédigé en premier, doit être vu comme la prémisse indispensable du second.

⁹ Edmondo De Amicis, *Le roman d'un maître d'école*. Introduction, traduction et notes de Mariella Colin, Presses Universitaires de Caen, 2016.

¹⁰ Anita Gramigna, *Il romanzo d'un maestro di Edmondo De Amicis*, Florence, La Nuova Italia, 1996, p. 49.

¹¹ Ines Scaramucci, *De Amicis*, Brescia, La Scuola, 1964, p. 100.

¹² Renato Bertacchini, « Pubblicità educativa e tecniche del racconto in *Cuore* e nel *Romanzo d'un maestro* », dans Franco Contorbia (dir.), *Edmondo De Amicis, op. cit.*, p. 293.

1. *Il romanzo d'un maestro*

1.1. Un roman réaliste

Il romanzo d'un maestro retrace l'itinéraire de formation et de maturation personnelle et professionnelle d'un maître d'école piémontais, de la fin de l'adolescence à la maturité adulte, « nel progressivo formarsi della sua coscienza di educatore e nel maturare del suo destino d'uomo a contatto e spesso in urto con la situazione e gli ambienti dell'epoca »¹³. De Amicis a doublé ce *Bildungsroman* d'une étude culturelle et sociale approfondie, « documento della passione civile dell'autore e della sua conoscenza della realtà scolastica »¹⁴, offrant un tableau saisissant des conditions des enseignants et de l'école primaire pendant les années qui s'écoulent entre la fin du gouvernement de la Droite et les premières années au pouvoir de la Gauche. La carrière du maître Emilio Ratti peut être considérée comme emblématique du chemin parcouru à cette époque par « la generazione di insegnanti che intraprende il 'mestiere' di maestro a ridosso dell'Unità e va in pensione come esponente di una 'professione' abbastanza consolidata »¹⁵, dans la période qui suit la constitution du nouvel État national.

Le réalisme des scènes, des types humains et des situations représentées font de ce roman non pas un chef-d'œuvre littéraire, mais

il più convincente affresco della condizione magistrale e della vita della scuola popolare postunitaria di cui disponiamo [...], una testimonianza di rara efficacia, nella quale il realismo – vorremmo dire la concretezza – delle vicende e dei soggetti narrati consente [...] di penetrare con straordinaria immediatezza un mondo e di comprendere nelle sue movenze e dimensioni più autentiche un capitolo particolarmente importante e controverso della vicenda culturale e sociale del nostro Paese¹⁶.

Dans ce roman, la perspective documentaire permet d'interroger la fiction sur sa fidélité au réel, sans interdire pour autant une analyse de la

¹³ *Ibid.*, p. 305.

¹⁴ Giorgio Bini, « De Amicis e la scuola : ideologia e realtà », art. cit., *ibid.*, p. 283.

¹⁵ Giorgio Chiosso, *Alfabeti d'Italia. La lotta contro l'ignoranza nell'Italia unita*, Turin, SEI, 2011, p. 183.

¹⁶ Roberto Sani, « Accanto ai maestri. Edmondo De Amicis, l'istruzione primaria e la questione magistrale », introd. à Edmondo De Amicis, *Il romanzo d'un maestro*, Gênes, De Ferrari, 2007, p. 5.

construction narrative et de la typologie des personnages. De Amicis, qui appartient à l'école réaliste italienne, applique la méthode naturaliste de Zola¹⁷ et s'informe minutieusement, avant de passer à la rédaction de ce qui va devenir « il documento di una realtà che allora nessuno affrontava di petto »¹⁸.

La critique a souligné à maintes reprises que le *Romanzo d'un maestro* est « quasi una relazione sulla scuola elementare a un decennio dalla legge Coppino, esposta nel codice della narrazione »¹⁹, « uno spaccato della scuola elementare italiana di fine Ottocento [...] non meno autentico di altre testimonianze dirette »²⁰, « una inchiesta settoriale mirata, corredata di esempi sotto forma di bozzetti secondo l'originaria propensione stilistica »²¹. De fait, devant la multiplication des personnages, des épisodes et des anecdotes, le lecteur a souvent l'impression de se trouver confronté non pas à un romancier, mais à « un cronista, abile, con quel piglio e quella attenzione descrittiva (così ben allenata dai libri di viaggio), di chi della cronaca, come metodo, fa la sua poetica »²².

Benedetto Croce avait remarqué que rien de ce qui appartenait, de près ou de loin, aux conditions de vie et de travail des enseignants élémentaires, n'avait échappé à la capacité d'observation de De Amicis, qui dans le roman avait passé en revue et représenté « tipi svariatissimi di maestri e maestre, di rustici sindaci ed assessori comunali per la pubblica istruzione, d'ispettori e d'ispettrici, di scolari e di famiglie di scolari »²³. Pour aboutir à ce roman-enquête, qui met à nu les difficultés objectives et subjectives que rencontrait la mission d'un éducateur national au lendemain de l'Unité, l'auteur avait aussi consulté toutes les sources et les données disponibles, dont on retrouve les traces dans son texte : les enquêtes

¹⁷ À ce propos, Benedetto Croce avait écrit : « nel romanzo, è qualcosa di zoliano, e zoliana suona la chiusura, che ritrae i pensieri e i sentimenti del protagonista » (cf. Benedetto Croce, « Edmondo De Amicis » [1903], *La letteratura della nuova Italia*, Bari, Laterza, 1914, p. 171).

¹⁸ Lorenzo Gigli, *De Amicis*, Turin, UTET, 1962, p. 331.

¹⁹ Giorgio Bini, « La maestra nella letteratura : uno specchio della realtà », dans Simonetta Soldani (dir.), *L'educazione delle donne. Scuole e modelli di vita femminile nell'Italia dell'Ottocento*, Milan, Franco Angeli, 1989, p. 335.

²⁰ Anita Gramigna, *Il romanzo d'un maestro di Edmondo De Amicis*, op. cit., p. 24.

²¹ Folco Portinari, « La maniera di De Amicis », introd. à Edmondo De Amicis, *Opere scelte*, op. cit., p. LIII.

²² *Ibid.*, p. XLIII.

²³ Benedetto Croce, « Edmondo De Amicis », art. cit., p. 171.

ministérielles, la législation spécifique, les délibérations des conseils municipaux piémontais, et, surtout, la presse pédagogique²⁴ de l'époque. Dans celle-ci figuraient, sous forme de lettres à la rédaction ou bien dans des rubriques dédiées, les nombreux faits divers relatifs à la vie professionnelle des enseignants, ainsi que les innombrables plaintes pour les injustices et les abus dont ceux-ci étaient victimes, qui ont fourni à De Amicis une bonne partie des situations et des péripéties individuelles et collectives de ses personnages. Les expériences et les relations amicales de l'écrivain ne sont pas non plus à négliger ; son fils Ugo a rapporté que son père avait une connaissance personnelle du milieu enseignant, où il avait des amitiés²⁵ et qu'il fréquentait alors au plus près :

Ricordo [...] che la nostra casa era sempre affollata di maestri e maestre [...] Papà veniva a prendermi, talvolta, al posto della mamma. Era amico del direttore, un sacerdote, che si chiamava don Drocchi. Ricordo che don Drocchi, che era anche ispettore, accompagnava papà in campagna per visitare certe scuole. Papà voleva scrivere il *Romanzo d'un maestro*, e si documentava...²⁶

Ces visites aux écoles rurales ont offert à l'auteur l'opportunité d'observer sur place les salles de classe, les maîtres et les élèves, et d'en donner des descriptions très précises, tantôt savoureuses et tantôt attristantes. De Amicis, qui avait longtemps exercé la profession de reporter, s'est rendu sur place pour pouvoir observer et décrire *de visu* plusieurs d'autres scènes (comme les rassemblements de maîtres et maîtresses lors d'une formation accélérée à l'enseignement de la gymnastique, ou les

²⁴ « Vi è spremuto », ajoutait encore Croce, « il succo di non so quanti giornali scolastici ; la cronaca giornaliera riappare composta in un quadro abilmente spartito e colorito » (Benedetto Croce, « Edmondo De Amicis », art. cit., p. 171). Dans les nombreux journaux et revues pédagogiques de cette époque (on comptait 38 périodiques en 1875, 44 en 1885) une rubrique était consacrée aux lettres adressées à la rédaction. Sur ces périodiques, voir Giorgio Chiosso (dir.), *I periodici scolastici nell'Italia del secondo Ottocento*, Brescia, La Scuola, 1992, et Giorgio Chiosso (dir.), *Scuola e stampa nell'Italia liberale. Giornali e riviste per l'educazione dall'Unità a fine secolo*, Brescia, La Scuola, 1993.

²⁵ Dans une lettre à son ami Edmond Cottinet, De Amicis confie qu'il a passé le réveillon du Jour de l'An « in compagnia del maestro di Furio, della maestra di Ugo e del Direttore delle scuole municipali frequentate dai miei ragazzi » (cf. Luciano Tamburini, « Peripezie d'un Cuore », *Rivista di studi italiani*, 2007/1, p. 74).

²⁶ Cité par Ines Scaramucci, *De Amicis, op. cit.*, p. 99.

épreuves écrites d'un concours de recrutement à Turin, ou encore les conférences pédagogiques annuelles²⁷).

Mais De Amicis ne s'est pas limité à un rôle d'enquêteur consciencieux et impartial, car il a fait du *Romanzo d'un maestro* une œuvre militante, dans laquelle, tout en bâtissant une construction romanesque variée, où les drames sentimentaux, les instants d'érotisme, les épisodes comiques et les charges satiriques ne manquent pas, il va dénoncer de la manière la plus claire ce qu'il y avait d'insupportable dans les conditions faites aux instituteurs et aux institutrices – dont on disait qu'ils étaient les irremplaçables éducateurs qui devaient « faire les Italiens » – dans les villages du nouveau royaume unifié. Le maître Ratti s'aperçoit vite qu'il y avait « una contraddizione assurda tra quel dire e scrivere che si faceva da tutti, della nobiltà della professione d'educatore, dell'importanza capitale dell'istruzione primaria, dei diritti sconosciuti e delle sante benemerze dei maestri verso la società, e la maniera con cui questa società li trattava » (p. 79). Une situation qui ne manque pas de susciter les protestations indignées de l'auteur, qui juge la classe dirigeante coupable des misères morales et matérielles qui sont le résultat « della vergognosa indifferenza, mascherata di vuote ciancie umanitarie, per la scuola del popolo e per i suoi insegnanti, un riflesso indiretto dell'ignoranza, dell'ignavia, dell'impostura patriottica di milioni di borghesi pari loro » (p. 306).

Pour dresser un tableau exhaustif de la vie quotidienne dans l'univers scolaire, De Amicis va prendre en considération tous les facteurs entrant en ligne de compte, qui vont des textes législatifs qui régissent l'école au poids des mentalités et des préjugés du milieu provincial. Le cadre général est donné par la loi Casati²⁸, la loi fondamentale de l'Instruction Publique qui fixe les structures de l'enseignement dans le royaume. Tout en proclamant la gratuité et l'obligation de l'instruction primaire sur tout le territoire, l'État la confie aux collectivités locales, en laissant aux communes les charges financières relatives à la gestion des locaux et à la rétribution des enseignants. Les municipalités rétribuent chichement leurs maîtres, et l'insuffisance de leurs salaires s'ajoute à la

²⁷ Nous renvoyons le lecteur à : « I martiri della ginnastica » (p. 305-313), « A Torino » (p. 371-381), « Visi nuovi e amici vecchi » (p. 381-394), in Edmondo De Amicis, *Il romanzo d'un maestro*, op. cit.

²⁸ Promulguée en novembre 1859 pour le Piémont et la Lombardie, la loi Casati fut élargie ensuite aux autres Régions au fur et à mesure de leur annexion. Le titre V réunissait toutes les dispositions réglementant le premier degré (art. 287-354).

précarité de l'emploi et aux mille vexations que les autorités locales leur infligent. Celles-ci ne se soucient guère plus des salles de classe, installées dans des lieux qui se prêtent mal à cette fonction et sont souvent insalubres, ni du bien-être des élèves, et voient surtout dans l'école du peuple, envers laquelle elles font preuve de négligence, voire d'hostilité, une charge financière dont elles se passeraient volontiers.

1.2. La mission du maître d'école

À quoi devait servir l'école ? Pour la classe dirigeante post-unitaire, l'instruction n'était pas un facteur négligeable mais une question fondamentale d'intérêt public, car « il disegno generale della borghesia italiana era l'alfabetizzazione del popolo come mezzo di diffusione d'un modo coerente di pensare, come strumento d'egemonia »²⁹. Au XIX^e siècle, on délégua à l'école la tâche non seulement d'instruire, mais aussi de former les nouveaux citoyens. La rhétorique officielle insistait sur l'importance du rôle du maître, qui ne devait pas simplement exercer une profession, mais se trouvait investi d'une véritable mission, sinon d'un apostolat : en qualité d'éducateur de la nation, il devait donner aux enfants du peuple une conscience nationale et un esprit « moderne ». Pour la population de la péninsule, qui avait longtemps connu la seule hégémonie de l'Église, il s'agissait d'une véritable révolution culturelle qu'aucun autre agent de l'État n'était en mesure de réaliser ; proche des couches populaires par ses origines et par ses fonctions, dans les petites communes l'instituteur représentait l'alternative laïque à l'influence formatrice des curés.

De fait, plus que d'instruction, il était question d'une acculturation du peuple aux valeurs et aux modèles de la modernité libérale. C'est surtout la Gauche qui croyait à la fonction fondamentale de l'école et voyait dans l'instruction un facteur primordial d'émancipation ; l'instruction primaire gratuite, obligatoire et laïque lui apparaissait même comme le seul moyen d'élever le peuple à la hauteur des institutions, en diminuant la fracture entre *paese legale* et *paese reale*. Lorsqu'elle arriva au gouvernement (en 1876), elle fit donc précéder sa réforme électorale de 1882, donnant le droit de vote à tout Italien alphabétisé, par une loi dite « de l'instruction obligatoire », ou loi Coppino (1877) du nom du ministre de l'Instruction publique, qui devait

²⁹ Giorgio Bini, « Romanzi e realtà di maestri e maestre », dans Ruggiero Romano, Corrado Vivanti, *Storia d'Italia, Annali 4, Gli intellettuali e il potere*, Turin, Einaudi, 1974, p. 1208.

préparer les conditions pour l'élargissement du suffrage. C'est dans les années où est promulguée la loi qui rendait effectif le caractère obligatoire de l'instruction inscrit dans la loi Casati, en multipliant l'ouverture de nouvelles écoles et en introduisant des sanctions frappant les familles qui faisaient preuve d'insoumission, que se déroule l'action du *Romanzo d'un maestro*.

À sa sortie de l'École Normale, Emilio Ratti est le dépositaire de ce rêve : l'école doit construire peu à peu dans le pays une conscience civique, une société réformée et un monde meilleur. Nourrissant une foi illimitée dans l'instruction, le jeune instituteur est décidé à collaborer avec l'État et croit sincèrement que, grâce à cette loi, « imposta così solennemente, come un sacro dovere sociale, [i genitori] avrebbero preso in maggior rispetto il maestro, e agevolato in qualche modo il suo ufficio, adoperandosi, se non altro, con più impegno, a infonder nei ragazzi l'amor della scuola » (p. 142). Mais ses illusions dureront peu : lorsqu'il se présentera aux parents des enfants réfractaires, il obtiendra des réponses hostiles, car les villageois lui déclareront qu'ils ont besoin de leur progéniture pour les travaux des champs ou pour garder leurs vaches. Le maire d'Altarana fera payer des amendes de cinquante centimes, mais ensuite il n'aura pas le courage de sévir en infligeant des pénalités de plus en plus lourdes à ses administrés, et au printemps Ratti verra fondre ses effectifs comme neige au soleil. Quant aux quelques maires qui voudront en faire de même, ils seront objet de tant de menaces et de représailles de la part des villageois, qu'ils renonceront à faire appliquer la loi Coppino. Le peuple des campagnes, pauvre et arriéré, voit alors dans la scolarité imposée à tous une nouvelle contrainte vexatoire de l'État, à l'instar de la conscription obligatoire, et ne considère l'instruction ni comme un droit ni comme une opportunité.

Au terme du roman, ce tableau pessimiste laissera place dans les derniers chapitres à une vision plus optimiste, « all'accensione di una speranza di tempi migliori e di gente sensibile alle pene dei propri simili »³⁰. L'impression décevante causée par les échecs essayés par le maître et par ses collègues dans leur action en faveur de l'instruction est corrigée par la ferveur des dernières pages sur les conférences pédagogiques (p. 381-394), et par l'atmosphère revigorante et joyeuse qui règne dans cette rencontre où s'est rassemblée toute une profession. Le discours de clôture de l'inspecteur académique résonne comme une déclaration passionnée en faveur de la

³⁰ Lorenzo Gigli, *De Amicis, op. cit.*, p. 339.

révolution progressiste et même humanitaire dont sont en charge les enseignants, qui doit leur valoir la reconnaissance de toute la nation :

Tornate tutti al nobilissimo ufficio di seminare ogni giorno nel vostro paese un sentimento generoso e un pensiero benefico. A voi non solamente l'ufficio di sradicare l'ignoranza e le superstizioni, ma quello di confortare la povertà, di rallegrare l'infanzia che non ha carezze, di tener viva la speranza d'un miglior avvenire nel popolo (p. 393).

Confiant dans la puissance rénovatrice de l'école, l'inspecteur magnifie la force utopique de la tâche, confiée aux maîtres et aux maîtresses d'école, de devoir instruire et élever humainement un peuple largement analphabète³¹. Et il termine son allocution en comparant ses collègues à une valeureuse armée en guerre contre l'ignorance, « che combatte senza tregua il più funesto dei nemici e vince senza tregua la più feconda delle battaglie » (p. 228), pour le bien de l'Italie et du monde.

1.3. Du *Romanzo d'un maestro à Cuore*

Le jeune Emilio Ratti, qui nourrit une vive passion pour l'école et une grande affection pour l'enfance, entre dans la profession avec confiance et ardeur. Lors de sa première affectation, il se heurte à des autorités municipales négligentes, à des parents opportunistes et hostiles et à des écoliers rustres et indisciplinés que, tel un missionnaire laïque, il doit libérer de l'ignorance et de la saleté. Les petits paysans auxquels il fait la classe sont abrutis par la misère et l'ignorance, et leur comportement révèle des êtres archaïques d'une espèce différente, qui paraissent ignorer jusqu'à l'existence de la civilisation ; avant qu'il puisse leur apprendre quoi que ce soit, il lui faudra, « rimandando a più tardi l'educazione intellettuale, veder di ridurre quei piccoli selvaggi a tenere, se non altro, un contegno di creature civili » (p. 52). Pis encore, ces enfants qui lui semblent encore proches de l'état de nature ne s'expriment pas par des mots, mais par des cris, comme les bêtes ; leurs intonations et leurs éclats de voix involontaires « parevan grida lanciate ai porci e alle vacche », et les fausses notes de leurs cordes vocales « rivelavano una serie di generazioni vergini d'alfabeto »

³¹ D'après les recensements, le taux d'analphabétisme, qui en 1861 était de 75%, s'élevait à 67, 3% en 1881 et à 50% en 1901.

(p. 53). Incapables d'articuler et de moduler les sons de la phonétique italienne, ils les déforment tant et si bien que le maître croit les entendre lire non pas la langue de Dante, « ma qualche aspro e chioccio dialetto teutonico » (p. 53).

Certes, cette rude confrontation avec la réalité met à dure épreuve « l'educazione del cuore », fondée sur la douceur et sur la patience, à laquelle croit le maître Ratti ; mais malgré sa première répugnance pour la grossièreté de ses élèves, il ne renoncera pas à sa « méthode du cœur », née de sa pitié pour « le infinite miserie della gran famiglia infantile [...], tutta quella immensa debolezza che non ha altra difesa che il pianto [...], l'immagine della innocenza e della debolezza umana » (p. 63). Comme l'a souligné Giovanni Genovesi, le cœur est bien « il filo rosso tra i due volumi »³² : le motif du cœur, inscrit dans le titre même du livre destiné à l'enfance, est déjà bien présent dans « l'éducation du cœur » prônée dans le *Romanzo*, qui doit accompagner l'éducation intellectuelle de l'enfant en lui donnant sa dimension morale. Fort de son amour pour l'enfance, le maître réussira à apprivoiser ses petits sauvages et finira par retrouver, sous leur rusticité, « quel che di grazioso e d'amabile, che è nello spirito di tutti i fanciulli, sian pure selvatici, e rende talvolta cari anche i tristi » (p. 63). Mais au fil du roman, l'« educazione del cuore » chère à Emilio Ratti sera souvent mise au défi de l'incompréhension générale dans les campagnes et les vallées piémontaises.

La fin du *Romanzo* est un *happy end* où l'on voit le maître passer avec succès un concours pour un poste à Turin. Cette réussite consacre la logique du devoir accompli et de la vertu récompensée ; Emilio Ratti enseignera dans les écoles élémentaires supérieures urbaines, aura droit à un meilleur salaire et sera assuré d'un poste stable ; il pourra se cultiver, aller aux conférences, dans les bibliothèques, et, surtout, il épousera sa collègue bien-aimée, la maîtresse Galli, et vivra avec elle dans une union heureuse cimentée par leur foi commune dans l'école et la méthode du cœur.

On peut supposer³³ que les dernières pages ont été écrites par De Amicis lorsqu'il achevait ou qu'il avait achevé *Cuore*, et qu'il souhaitait, en

³² Pino Boero, Giovanni Genovesi, *Cuore. De Amicis tra critica e utopia*, Milan, Franco Angeli, 2009, p. 67.

³³ Après le décès de De Amicis, sa femme Teresa Boassi, dont il était séparé, puis son fils Ugo brûlèrent la correspondance et les carnets intimes de l'écrivain. On doit par conséquent en rester aux hypothèses. N'ont échappé à la destruction que ses lettres à Emilia Peruzzi, à

quelque sorte, relier l'un à l'autre les deux ouvrages dans une continuité romanesque. Là où *Il romanzo d'un maestro* se termine – avec l'arrivée du maître Ratti dans une école élémentaire de Turin – *Cuore* commence. Le deuxième ouvrage opposera aux pauvres écoles rurales du premier une école urbaine modèle, dans une grande ville où les établissements scolaires bénéficient des attentions de l'administration publique, où l'instruction est considérée comme un bien même par les couches populaires, et où un respect réciproque unit les élèves et les maîtres. Cette école idéale, où sont quotidiennement célébrés l'amour pour la patrie et le goût de la connaissance, sera présentée au lecteur comme « la rappresentazione concreta della stessa unità etnica della Patria e dell'uguaglianza sociale di un popolo affratellato dal sapere »³⁴.

2. *Cuore*

En février 1878, De Amicis avait annoncé à Treves qu'il voulait écrire un livre « nuovo, originale, potente, mio », inspiré par la lecture de *L'Amour* de Michelet, et composé « colla facoltà nella quale mi sento superiore agli altri – con il cuore [...], un'opera per tutti – d'una sincerità irresistibile – piena di consolazioni, d'insegnamenti e di emozioni – che faccia piangere che rassereni e dia forza [...]. Il soggetto preso nel mio cuore. Il libro intitolato *Cuore* »³⁵. Depuis lors, Treves n'avait eu de cesse de réclamer à l'écrivain « il libro intitolato *Cuore* »³⁶, qu'il lui avait présenté sans qu'il ne s'incarne dans aucun projet précis. Mais le 16 février 1886, Edmondo lui fait savoir que son idée a enfin pris forme :

Io sono in una corrente di entusiasmo che mi porta via. Non ho più altro pensiero, altro affetto che il mio *Cuore* [...]. Vivo tra i miei ragazzi delle

Emilio Treves et à d'autres correspondants (cf. Luciano Tamburini, *Teresa e Edmondo De Amicis. Dramma in un interno*, op. cit., p. 75).

³⁴ Lucia Scaraffa, Bruno Tobia, « *Cuore* di E. De Amicis (1886) e la costruzione dell'identità nazionale », *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, 1988/2, p. 111.

³⁵ Lettre du 2 février 1878 à Emilio Treves. Cf. Mimi Mosso, *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 36.

³⁶ Sur le cas singulier de ce titre né avant le livre, voir Giovanni Ragone, « *Cuore* : un titolo in cerca di un libro », dans *Classici dietro le quinte. Storie di libri e di editori da Dante a Pasolini*, Rome-Bari, Laterza, 2009, p. 197-226.

scuole elementari, li vedo, li sento e li adoro, non mi par più d'esser nato per altro che per quello che faccio. Ah ! la vedranno i fabbricanti dei libri scolastici come si parla ai ragazzi poveri e come si sprema il pianto dai cuori di dieci anni, sacro Dio !³⁷

De Amicis expliqua par la suite que l'idée d'écrire *Cuore* lui avait été donnée par ses propres enfants lorsqu'ils étaient écoliers ; par son fils aîné Furio³⁸, « che m'ispirò di scrivere un libro per i ragazzi : non n'avrei forse avuto l'idea se non avessi visto la scuola elementare a traverso la sua bell'anima »³⁹ ; par son fils cadet Ugo, qu'il avait vu faire une caresse à un petit camarade : « Fu per me come se una folgore avesse brillato, abbacinandomi gli occhi. L'immagine della fraternità umana annunciata dalla voce dell'infanzia ! »⁴⁰. Émouvoir, toucher les cœurs est l'une des principales ressources de cette écriture mélodramatique que l'écrivain veut mettre au service d'un livre pour les enfants en annonçant qu'il saura « spremere il pianto dai cuori di dieci anni ». Cette formule, qu'on jugerait aujourd'hui cynique et commerciale, pour être mieux comprise, doit être ramenée à une époque où les larmes et l'effusion du cœur n'étaient généralement pas vues comme des défauts artistiques en littérature, et où l'on considérait que la pédagogie devait s'appuyer sur le caractère émotif de la nature enfantine pour éveiller la conscience morale. « Le lagrime che siamo sollecitati a versare », écrit Vittorio Spinazzola, « sono una testimonianza di compassione, intesa in senso forte, cioè come virtù socializzante »⁴¹.

Un livre aussi puissant ne pouvait souffrir aucune comparaison avec les « libri scolastici » de l'époque. De Amicis fait vraisemblablement allusion aux livres de lecture en usage dans les écoles turinoises dans les années 1880, vieillots et souvent réimprimés tels quels depuis les années 1860, où l'on trouvait « poesie, favolette, racconti storici e morali » mêlés à

³⁷ Lettre du 16 février 1886 à Emilio Treves. Cf. Mimì Mosso, *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 38-39.

³⁸ [...] « Da quando condussi per la prima volta il mio primo figliuolo in una delle scuole municipali di Torino, e andando a prenderlo quasi ogni giorno, cominciai a osservare e ad amare i suoi compagni » (*Ai ragazzi. Discorsi*, Milan, Treves, 1895, p. 4).

³⁹ Edmondo De Amicis, « In tua memoria, figlio mio ! », *Memorie*, Milan, Treves, 1900, p. 368.

⁴⁰ Salvator Gotta, « Nacque da una carezza », *Epoca Lettere*, 8 août 1954.

⁴¹ Vittorio Spinazzola, *Pinocchio & C. La grande narrativa italiana per ragazzi*, Milan, il Saggiatore, 1997, p. 40.

« nozioni di scienze naturali, geografia, igiene, galateo ed altro ancora »⁴². Dans ses mémoires, il ne cite aucun « libro scolastico » à l'exception du *Giannetto*⁴³ de Ludovico Antonio Parravicini, qu'il avait lu dans son enfance et qui l'avait ému⁴⁴, même s'il avait sans doute au moins parcouru une série d'ouvrages du même genre conservés dans sa bibliothèque⁴⁵. Mais *Cuore* n'est pas un « roman scolaire »⁴⁶ – c'est-à-dire un livre de « lecture courante » d'autrefois, où un support diégétique (récit continu ou personnages récurrents) servait de liant entre les diverses parties de vulgarisation encyclopédique (morale, instruction civique, sciences physiques et naturelles, géographie et histoire) – comme l'étaient, en revanche, *Giannettino* (1877) et *Minuzzolo* (1878) de Collodi, auteur de plusieurs manuels⁴⁷ pour les écoles primaires édités à Florence (que De Amicis ne devait vraisemblablement pas connaître⁴⁸). Le sous-titre du volume spécifiait simplement « Libro per ragazzi », auxquels il était adressé non pas pour les instruire mais pour « fare del bene »⁴⁹; il n'avait pas été inséré par Treves dans l'une de ses collections⁵⁰ de lectures pour l'enfance et il n'était pas illustré⁵¹.

⁴² Des ouvrages dont on trouvera la liste dans les « Spigolature deamicisiane » de Luciana Pasino et Pompeo Vagliani, dans Clara Allasia (éd.), *De Amicis nel Cuore di Torino*, actes du colloque international 9-10 décembre 2008, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2011, p. 175-196.

⁴³ Il s'agit du premier livre de lecture scolaire italien, dont la première édition date de 1838, et qui devait devenir le livre le plus répandu dans les écoles primaires au XIX^e siècle.

⁴⁴ Cf. Edmondo De Amicis, *Ricordi d'infanzia e di scuola*, Milan, Treves, 1901, p. 25 : « La prima commozione profonda ch'ebbi dalla lettura me la diede un capitolo del *Giannetto* dov'è raccontata una scappata di casa del piccolo protagonista, il quale, ritrovandosi solo in campagna al calar della notte, preso dalla paura e dal pentimento, disperato, è ritrovato e ricondotto fra i suoi ».

⁴⁵ Luciano Tamburini a recensé quelques titres dont il donne la liste dans « Peripezie d'un *Cuore* », *Rivista di studi italiani*, 2007/1, p. 69-83.

⁴⁶ Voir *Le roman scolaire entre littérature et pédagogie*, *Cahiers Robinson* n° 29, 2011.

⁴⁷ Voir Mariella Colin, « Collodi pédagogue », dans *L'âge d'or de la littérature d'enfance et de jeunesse italienne. Des origines au fascisme*, Presses Universitaires de Caen, 2005, p. 61-66.

⁴⁸ Étant approuvés par les « consigli scolastici municipali », les livres d'école avaient alors une diffusion strictement locale.

⁴⁹ Edmondo De Amicis, *Cuore* [1886], Turin, Einaudi, 1972, p. 4.

⁵⁰ « Biblioteca scolastica », « Prime lecture », « Biblioteca educativa illustrata », « Biblioteca dei fanciulli », « Biblioteca illustrata del mondo piccino ».

⁵¹ La première édition illustrée est celle de 1892.

2.1.L'école du réel

C'est dans le choix de faire de l'école une matière littéraire pour l'enfance que « si accentra il massimo di originalità » selon Folco Portinari, car il s'agit d'un « soggetto assolutamente nuovo, non solo in Italia »⁵². « La protagonista assoluta dell'opera è naturalmente la scuola », écrit Giuseppe Zaccaria, « alla quale vengono riportate tutte le vicende narrate, sia direttamente (come fatti in essa accaduti), sia indirettamente »⁵³, pour qu'elle devienne dans l'œuvre « l'ambito tematico privilegiato, sia sul piano dei contenuti che su quello dei significati »⁵⁴. *Cuore*, en effet, est le seul roman pour les enfants né alors en Europe dont l'école constitue à la fois le sujet et le cadre, et dans lequel se manifeste de manière forte et explicite « la volontà di raccontare un paese intero attraverso gli accadimenti spiati in un'aula scolastica »⁵⁵.

L'école de *Cuore* n'est pas aussi éloignée de la réalité qu'on a parfois voulu le dire. L'espace de la diégèse (la « sezione Baretti ») correspond à l'établissement que fréquentaient alors Furio et Ugo De Amicis : la « sezione Moncenisio », située via della Cittadella à Turin. L'instruction dispensée quotidiennement aux élèves, qui semble reléguée à l'arrière-plan dans le journal d'Enrico – où sont enregistrés surtout des épisodes remarquables et des scènes exemplaires – est bien présente, et déclinée selon les pratiques didactiques en vigueur au début des années 1880. Les leçons et les devoirs pour la classe de troisième⁵⁶ correspondent aux prescriptions des programmes en vigueur (qui sont encore ceux de 1867) et comprennent comme matières fondamentales la langue italienne et l'arithmétique : la leçon de grammaire sur « gli accidenti del verbo » (p. 50-51) est mémorisée par Coretti qui étudie tout en transportant du bois, tout comme l'exercice de nomenclature sur le cuir (p. 52-53) ; les problèmes

⁵² Folco Portinari, « Introduzione », dans Edmondo De Amicis, *Opere scelte, op. cit.*, p. XXXIX.

⁵³ Giuseppe Zaccaria, « *Cuore* di Edmondo De Amicis », dans A. Asor Rosa (dir.), *Letteratura italiana. Le opere*, vol. III, *Dall'Ottocento al Novecento*, Turin, Einaudi, 1995, p. 986.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 987.

⁵⁵ Antonio Faeti, « *Cuore* », dans Mario Isnenghi (dir.), *I luoghi della memoria. Personaggi e date dell'Italia unita*, vol. I, Rome-Bari, Laterza, 1997, p. 111.

⁵⁶ La troisième élémentaire, en raison du dédoublement de la classe de I^{ère} en I^{ère} inférieure et I^{ère} supérieure, correspond à la quatrième année du cycle primaire.

d'arithmétique sont mentionnés à plusieurs reprises dans les devoirs et les examens. À ces disciplines fondamentales s'ajoutent la religion (mentionnée deux fois⁵⁷ dans le livre, alors que son enseignement était devenu facultatif dès 1870⁵⁸) et la gymnastique (devenue obligatoire en 1878⁵⁹, elle est assurée à l'école par un enseignant spécialisé, « un tipo di soldato, è stato con Garibaldi e ha sul collo una cicatrice », p. 56) ; quant aux notions d'autres disciplines (histoire, géographie, instruction civique...), regroupées dans les programmes sous l'appellation « Lettura », elles apparaissent sous des formes diverses : textes à apprendre par cœur (comme « I funerali di Vittorio Emanuele », p. 117-119), dictées (« Giuseppe Mazzini », p. 262-263), « racconti mensili » distribués en classe, etc.

Les personnages enfantins sont décrits en rapport étroit avec le cadre historique de la période « humbertine », et la vie scolaire constitue le temps fort de leur existence. Mais ce rayonnement de l'école dépasse la « sezione Baretta » et la scolarisation dans les communautés urbaines s'étend à tous ceux qui auparavant étaient exclus de l'instruction. En compagnie de sa mère, Enrico visite à Turin des institutions réservées à l'éducation des enfants qui demandent des maîtres spécialement formés pour répondre à leur handicap : d'abord l'« istituto dei ciechi » (p. 180-185), qui apprennent à lire avec des livres aux caractères en relief, puis l'« istituto dei ragazzi rachitici » (p. 273-275), dont on cherche à améliorer l'état grâce à la gymnastique, enfin l'« istituto dei sordomuti » (p. 324-333), qui apprennent à parler avec une méthode adaptée.

À l'école, le temps est régi par le calendrier scolaire ; il prend le dessus sur le calendrier religieux, qui, plutôt que censuré, semble repoussé dans le « hors-texte » (la journée dominicale et les fêtes liturgiques ne sont pas des jours d'école et sont traitées par l'ellipse). Les solennités religieuses sont remplacées par les rites par lesquels l'instruction publique célèbre ses fastes, comme les nombreuses distributions de médailles et de prix : leur

⁵⁷ Au début de la page « La madre di Franti » (« Ieri, alla lezione di religione, in presenza del Direttore, il maestro domandò a Derossi [...] », p. 136) et de la lettre maternelle « Speranza » (« Bello, Enrico, lo slancio con cui ti sei gettato sul cuore di tua madre tornando dalla scuola di religione. Sì, t'ha detto delle cose grandi e consolanti il maestro », p. 139).

⁵⁸ Selon la loi Casati, la religion était une matière d'enseignement obligatoire dans le cycle primaire. Mais après la prise de Rome, le ministre de l'Instruction Publique Cesare Correnti fit savoir par une circulaire qu'elle ne devait être enseignée qu'aux élèves dont les familles en feraient la demande.

⁵⁹ Cf. « I martiri della ginnastica » dans *Il romanzo d'un maestro* (op. cit., p. 305-310).

remise aux meilleurs élèves a lieu le 14 mars dans le plus illustre des théâtres municipaux turinois, le théâtre Vittorio Emanuele, tout comme « La distribuzione dei premi agli operai » au mois de juin, qui récompense les efforts des adultes méritants des cours du soir. À ces deux moments de joie communautaire s'opposent des temps de deuils et de tristesse, également vécus sur un mode collectif, comme les enterrements : celui d'un écolier (« Un piccolo morto », p. 202-203), puis celui de l'institutrice d'Enrico (« La mia maestra morta », p. 353-355). Les autres événements notables de la réalité citadine, comme les incendies (« L'incendio », p. 277-280), les accidents de la rue (« Una disgrazia », p. 14-16) ou du travail (« I feriti del lavoro », p. 153-156), correspondent à des faits divers qui ont réellement défrayé les chroniques turinoises pendant les années 1881-1882⁶⁰. En rapportant tant de choses vraies, De Amicis veut convaincre le lecteur que ce qui est raconté dans *Cuore* a un lien évident avec la réalité et l'actualité, et trouve un fondement dans l'expérience de tous les jours dans la société contemporaine. Tous ces éléments narratifs confortent le choix d'une écriture minutieusement réaliste, même si le réalisme de cette « convenzionale messa in scena di quella realtà che è sotto gli occhi di tutti » peut faire conclure à « un realismo di stile mediocre »⁶¹, typique de la manière de De Amicis.

Les enfants qui fréquentent l'école de *Cuore* « sono come un microcosmo italico : vi troviamo infatti rappresentati tutti i ceti sociali, dal figlio del banchiere al figlio del galeotto »⁶². Les petits personnages peuvent être aisément répartis selon une typologie sociale : la haute bourgeoisie (Nobis et Votini), la moyenne bourgeoisie (Derossi et Enrico), la petite bourgeoisie (Garoffi, Nelli) et enfin les couches populaires (Betti, Coretti, Stardi, Garrone, « il muratorino »). Celui de Precossi, qui fait partie de ceux que De Amicis appelle « i poveri », est un cas particulier ; sans aller jusqu'à demander l'aumône dans la rue, il reçoit les dons de la bienfaisance publique, et Enrico va avec sa mère lui apporter des vêtements dans la

⁶⁰ Cf. Luciano Tamburini, « Diario di un diario. L'anno scolastico di *Cuore* nei giornali cittadini », dans Mario Ricciardi, Luciano Tamburini, *Cent'anni di Cuore. Contributi per la rilettura del libro*, Turin, Allemandi, 1987, p. 1-23.

⁶¹ Mario Ricciardi, « Un realismo di stile mediocre », *ibid.*, p. 82. Voir aussi Enrico Ghidetti, *L'ipotesi del realismo. Storia e geografia del naturalismo italiano*, Milan, Sansoni, 2000, p. 31-32.

⁶² Alberto Asor Rosa, « *Cuore* », dans *Sintesi di storia della letteratura italiana*, Florence, La Nuova Italia, 1972, p. 384.

pauvre mansarde⁶³ où il vit (p. 25-27). Ce brassage social n'est pas le fruit de l'idéologie « interclassista » de De Amicis, comme on le lui a souvent reproché, mais correspond bien à la réalité : les données rapportées par les historiens « indicano la composizione socialmente mista delle classi elementari »⁶⁴, car sur les mêmes bancs de l'école turinoise siégeaient effectivement des enfants d'ouvriers et de domestiques, de commerçants et de revendeurs, d'employés et de militaires, de membres des professions libérales et de « benestanti ». Cela donne à l'écrivain le loisir de mettre en scène, par une dramatisation pleine de rhétorique, la fraternité créée par l'école dans plusieurs épisodes (le plus connu étant « Il carbonaio e il signore », p. 43-46) ; et le maître Perboni ne perd jamais l'occasion de rappeler à Nobis, « la superbia incarnata perché suo padre è un riccone » (p. 151), qu'à l'école « ci sono dei figliuoli d'operai e di signori, dei ricchi e dei poveri, e tutti si vogliono bene, si trattan da fratelli, come sono » (p. 152). Certaines pages permettent aussi de parler avec compassion des enfants que l'école n'accueille pas parce qu'ils sont déjà au travail. Sont ainsi évoqués les enfants qui travaillent dans les rues et les places de la ville, comme le petit ramoneur qui pleure parce qu'il a perdu ses gains et qu'il craint les coups de son patron (« Lo spazzacamino », p. 33-36), ou comme le petit saltimbanque qui fait le clown dans un cirque (« Il piccolo pagliaccio », p. 173-177). Les « récits mensuels » permettent d'élargir le cadre de la représentation sociale de l'enfance au-delà du milieu urbain des enfants turinois : tels sont les récits dont les protagonistes sont des enfants qui émigrent, comme « Il piccolo patriotta padovano », « Dagli Apennini alle Ande », « Naufragio ».

Enfin, *Cuore* n'occulte pas les difficultés auxquelles sont confrontés les maîtres, que le *Romanzo d'un maestro* avait retracées avec tant de détails, et De Amicis retrouve le ton de l'indignation pour les dénoncer. Dans une page intitulé « Gratitudine » (p. 104-106), le père d'Enrico explique à son fils l'importance de la mission des maîtres d'école, « quella

⁶³ Sur 250 000 habitants, 30 000 au moins vivaient « in una soffitta » à Turin. Cf. Luciano Tamburini, « Diario di un diario », art. cit., p. 2.

⁶⁴ Ester De Fort donne les chiffres suivants pour l'année 1877 : sur un total de 6 059 élèves de sexe masculin, les parents exerçaient les professions suivantes : ouvriers, paysans, domestiques, 3 123 ; commerçants, 327 ; revendeurs, 1 202 ; employés, professions libérales et militaires, 1 074 ; « benestanti », 333. Cf. Ester De Fort, « La scuola elementare torinese ai tempi di De Amicis », dans Clara Allasia, *De Amicis nel Cuore di Torino*, op. cit., p. 136-137.

grande famiglia di cinquantamila insegnanti elementari, sparsi per tutta Italia, i quali sono come i padri intellettuali dei milioni di ragazzi che crescon con te » (p. 106), puis dénonce le traitement injuste qui ne récompense pas le dévouement à la nation des « lavoratori *mal riconosciuti e mal ricompensati*⁶⁵ che preparano al nostro paese un popolo migliore del presente » (p. 106). Et leur pauvreté n'échappe pas à ses descriptions : le maître d'Enrico tombe malade parce qu'il est épuisé par ses nombreuses charges d'enseignement, et les élèves qui lui rendent visite le trouvent « in una povera camera, mezz'oscura [...], in un piccolo letto di ferro » (p. 186) ; la maîtresse de première d'Enrico est en mauvaise santé, elle devrait arrêter d'enseigner pour pouvoir se soigner, mais son maigre salaire ne le lui permettant pas, elle continuera de travailler jusqu'à sa mort.

2.2.L'école de l'utopie

Les petits camarades ouvriers d'Enrico forment la première génération scolarisée dans la ville de Turin, encore en bonne partie analphabète. Le narrateur qui s'apitoie sur les difficultés et les souffrances causées par la pauvreté affirme avec force que l'école ignore les inégalités sociales et accueille de la même manière tous les enfants. « Pare che li faccia tutti eguali e tutti amici la scuola » (p. 200), remarque Enrico en observant les parents de toutes les conditions qui bavardent entre eux en attendant la sortie des classes, et lui répond en écho le père de Coretti, un de ses camarades ouvriers : « Viva i bravi compagni, e viva anche la scuola, che vi fa una sola famiglia, quelli che ne hanno, e quelli che non ne hanno ! » (p. 349). Une conviction que De Amicis conservera même après son adhésion au socialisme, lorsqu'il continuera d'appeler de ses vœux « la scuola vera della fraternità e dell'affetto, dove le disuguaglianze sociali spariscano nella pura emulazione delle intelligenze [...], dove il povero e il ricco si educino insieme, l'uno ai sacrifici presenti, l'altro ai sacrifici futuri »⁶⁶. Selon cette vision nationalement utopique, mais socialement conservatrice, l'école ne remet pas en question la hiérarchie sociale, dont la structure reste aussi rigide que celle de l'armée : « Vedi, expliquera le père d'Enrico à son fils, gli uomini delle classi superiori sono gli ufficiali, e gli operai sono i soldati del lavoro » (p. 258). Le renouveau des rapports

⁶⁵ L'italique est de nous.

⁶⁶ Edmondo De Amicis, *Ai ragazzi, op. cit.*, p. 73.

sociaux est confié à la seule révolution éthique que l'école réalise en créant les liens d'amitié et de respect réciproque entre la classe populaire et la classe dirigeante, sur lesquels « potrà reggersi, qualora esso si estenda e divenga patto nazionale, il destino della grande Italia futura al quale concordemente prenderanno parte nei loro rispettivi ruoli quei bimbi divenuti adulti »⁶⁷. Dans l'histoire de ces enfants en formation qui à l'école s'instruisent et apprennent à devenir tous ensemble des citoyens, on peut entrevoir, selon Alberto Asor Rosa, « il simbolo dell'Italia contemporanea giovanissima nazione a scuola di sé stessa »⁶⁸.

Mais si « la scuola è la grande maestra dell'« Italia da fare »⁶⁹, elle est aussi le lieu de l'utopie où l'humanité devient meilleure ; ce que De Amicis entend aussi affirmer, par delà ses objectifs nationaux, c'est la fonction intellectuelle et morale de l'institution scolaire, dans laquelle il nourrit une confiance absolue. *Cuore* a été écrit, comme l'a justement affirmé Luigi Volpicelli, « per spiegare ai ragazzi, a tutti i ragazzi d'Italia, che a scuola bisogna andarci, e che bisogna amarla »⁷⁰ ; il est, dans ce sens, non pas un livre d'école, mais un livre *pour* l'école. Au contraire de ce qui se passe dans *Les Aventures de Pinocchio*, dans *Cuore* le passage de la nature à la culture pour l'enfant se fait lorsqu'il apprend à lire et à écrire. L'école primaire est l'espace physique et temporel où s'épanouit cette « enfance en éducation » qui est devenue le lieu de passage d'une nouvelle conception anthropologique ; l'individu du nouvel État national mûrit et s'achemine vers l'âge adulte quand la culture fondée sur les enseignements fondamentaux est considérée comme le pivot et le programme d'une société tout entière. Ce qui importe, pour De Amicis, ce ne sont pas tant les enseignements dispensés à l'élève par l'école, mais que son âme soit prête à accueillir le message qui lui est transmis.

Malgré toute la rhétorique et les limites idéologiques de *Cuore*, dans aucun autre livre de cette époque il n'est donné de rencontrer une représentation aussi élevée et riche de l'école ; la voix du narrateur, et plus encore celle de ses parents, prend clairement position sur son rôle social et culturel. Trois lettres parentales sont destinées à l'expliquer. La première, écrite par le père, au mois d'octobre, et la dernière, écrite par la mère, au

⁶⁷ Alberto Asor Rosa, *Sintesi di storia della letteratura italiana*, op. cit., p. 384.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 383.

⁶⁹ Luigi Volpicelli, *La verità su Pinocchio e il saggio sul « Cuore »*, Rome, Armando, 1959, p. 133.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 139.

mois de juillet, encadrent en position d'ouverture et de clôture l'année scolaire et célèbrent la grandeur de l'école pour tous. La lettre du père (« La scuola », p. 27-29) commence par un appel à l'effort et au travail scolaire de son fils, avant d'affirmer que l'alphabétisation constitue un bien en soi pour l'humanité toute entière. De Amicis brosse l'épopée de la scolarisation de masse au XIX^e siècle et lui donne une portée universelle, lorsqu'il décrit l'immense mouvement des « innumerevoli ragazzi che vanno a scuola » (p. 28) sous la forme d'une formidable marche collective de la jeunesse du monde vers le savoir, avant d'expliquer que l'école est un rempart contre le mal : « Se questo movimento cessasse, l'umanità ricadrebbe nella barbarie ; questo movimento, è il progresso, la speranza, la gloria del mondo » (p. 29). Et il conclut sur cette exhortation où perce la métaphore militaire : « Coraggio dunque, piccolo soldato dell'immenso esercito. I tuoi libri son le tue armi, la tua classe è la tua squadra, il campo di battaglia è la terra intera, e la vittoria è la civiltà umana » (p. 29).

À la fin de l'année scolaire le combat pour la civilisation a été gagné, et la grande mission de l'éducation collective a été accomplie par l'école, qui a pris la relève de l'éducation familiale. Le ton de la lettre maternelle (« L'ultima pagina di mia madre », p. 369-370) est plus lyrique. « La scuola è una madre, Enrico mio », écrit-elle à son fils. « Essa ti levò dalle mia braccia che parlavi appena, e ora mi ti rende grande, forte, buono, studioso : sia benedetta, e tu non dimenticarla mai » (p. 370). L'intuition profonde de la force du nouveau lien enfance-école, qui caractérise l'éducation au XIX^e siècle, suggère à De Amicis de faire de la salle de classe le lieu de vie par excellence de l'enfant. Les années passées à l'école sont appelées à ne faire plus qu'un avec les souvenirs d'enfance de tout individu vivant à l'époque moderne, pour lequel cette période est celle de son initiation anthropologique : « Oh ! è impossibile che tu la dimentichi ! Ti farai uomo, girerai il mondo [...], ma quel modesto edificio bianco [...], dove sbocciò il primo fiore della tua intelligenza, tu lo vedrai fino all'ultimo giorno della tua vita » (p. 370). Entre ces deux lettres de début et de fin d'année, on en trouve une autre, consacrée à la « poésie » qui émane de toutes les activités liées à la vie scolaire. « Com'è bello tutto questo, com'è grande, e che immensa promessa è pel mondo ! » (p. 324) : par cette envolée lyrique s'achève la troisième lettre parentale (« Poesia », p. 323-324), sous la forme d'un hymne en prose dédié par le père d'Enrico à la « poésie » qui enveloppe « quell'edificio gentile, che racchiude tanta giovinezza e tante

speranze » (p. 323), le nouveau temple d'où vient « una immensa promessa » (p. 324) pour l'humanité.

Les affirmations des parents d'Enrico ne sont pas de simples clichés ; à l'époque où elles ont été écrites, elles constituent un programme socialement engagé pour les dirigeants du nouvel État national. La profession de foi de De Amicis dans l'école, considérée comme le ressort du progrès, heurtait de front les préoccupations de l'aile la plus conservatrice de la classe dirigeante italienne, redoutant que l'école ne devienne la source de futures révolutions – à une époque où l'instruction populaire était remise en cause après l'attentat au roi de l'anarchiste Passanante⁷¹ – tout comme du clergé intransigeant, qui voyait dans l'Église la seule institution apte à éduquer la jeunesse, et dans le *pater familias* la seule autorité habilitée à décider de l'instruction de sa progéniture. Au moment où une large partie de la classe politique libérale allait s'enflammer pour les conquêtes coloniales (n'oublions pas que la bataille de Dogali, qui date de 1887, est contemporaine de *Cuore*), cette primauté accordée à l'école du peuple et à sa capacité émancipatrice gardait toute sa portée socialement progressiste ; pour De Amicis, c'était l'école, et non l'expansion coloniale, qui devait être le moteur de la nation et la première inspiratrice des idées qui forment les individus et transforment les peuples. C'est pourquoi, tant dans *Il romanzo d'un maestro* que dans *Cuore*, c'est la vision utopique qui l'emporte, et que dans les deux ouvrages l'écrivain « compie una scelta, quella di contrapporre esplicitamente la scuola alle sofferenza, alle brutture, ai tormenti e alle ingiustizie, non per edificare un'isola felice ma per indicare, ripetutamente, un percorso salvifico in cui ha piena fiducia »⁷².

Mariella COLIN

Université de Caen Normandie

⁷¹ Le 17 novembre 1878, le roi Humbert échappa à Naples à la tentative d'assassinat de l'anarchiste Giovanni Passanante. Le régicide était instruit et les journaux conservateurs considérèrent que ses lectures avaient été à l'origine de son geste.

⁷² A. Faeti, « *Cuore* », art. cit., p. 104.